

L'art sourit aux audacieux

faubourg de la ville du « Golden Gate ». Comme à la Biennale de Venise, comme dans les autres confrontations internationales de l'art vivant, la sélection et l'organisation de la section américaine ont été entièrement confiées à un seul musée — chose inconcevable dans un pays hypercentralisé comme la France. Le « Pasadena Art Museum » (California) était ici tout désigné par la vitalité avec laquelle il s'attache à promouvoir, singulièrement depuis une quinzaine d'années, ce qui peut sembler le plus valable dans l'art le plus avancé.

un musée expérimental

Fondé en 1924, particulièrement riche en expressionnistes et abstraits allemands et slaves des époques du « Blaue Reiter » et du « Bauhaus », le musée de Pasadena s'est acquis une enviable réputation de dynamisme par la tenue de ses expositions, concerts et manifestations d'avant-garde, sa Triennale « California Design » et son programme expérimental d'enseignement et d'initiation artistique. A proximité immédiate de Los Angeles, il constitue un foyer culturel d'un rayonnement en continuelle expansion.

C'est en partie grâce à lui que, depuis une dizaine d'années, la Californie du Sud est devenue une sorte de région-pilote de l'art contemporain, polarisant un nombre grandissant de jeunes artistes attirés davantage par le futurisme industriel que par la superstition d'une tradition, même récente. Les quatre expositants qu'il a choisis pour représenter les Etats-Unis à la Biennale de Paris sont de ceux-là. Il s'agit de deux sculpteurs — Craig Kauffman et John McCracken — et de deux peintres — Llyn Foulkes et Edward Ruscha. Tous les quatre résident en Californie, dont trois à Los Angeles, et leur réputation a déjà dépassé les frontières de cet Etat, voire — pour les deux premiers nommés, et particulièrement Kauffman — celles de leur pays.

Comme c'est la règle à la Biennale



(Ph. Chaptel.)

de Paris, ils ont moins de 35 ans. Le plus jeune, Edward Ruscha, est né en 1937 à Omaha, Nebraska, mais réside dans le grand port du Sud californien. Dans le quatuor, il représente avec Foulkes, une tendance qui peut encore être assimilée à de la peinture, quoique dans une direction aussi précise et moderne que celle qu'emprunte Foulkes est volontairement désuète. Ses grandes toiles carrées (183 cm sur 170 cm) sont, comme celles, un peu plus petites, de Foulkes, peintes à l'huile. Sur une nappe uniforme d'un bleu électrique et saturé, à fond perdu, court une inscription jaune dans le goût publicitaire, formée de lettres en perspective et en pseudo-relief, d'un dessin très rigoureux, qui donne chaque fois son nom à l'œuvre : *Space, Electric, Damage* (1963). Le dernier de ces tableaux est un peu plus dramatique, l'inscription paraît y prendre feu. Dans le premier, le peintre s'est amusé à figurer, tout en bas, un crayon jaune en trompe-l'œil, grandeur nature, qui fait un curieux contrepoint avec l'enseigne géante. Rupture d'échelle, dépaysement, rapprochements incongrus, cynisme des points sur les i : ce sont là les manifestations d'un tempérament sarcastique, que confirme l'œuvre

de Ruscha en tant que photographe.

Ruscha est d'autre part, en effet, le réalisateur d'étonnants albums photographiques où s'alignent à profusion des clichés dépouillés comme des procès-verbaux, exaltant volontairement le quotidien et le banal, mais en l'isolant de façon significative : hôtels et motels, stations d'essence approchées de face, dans un esprit qui — *mutatis mutandis* — n'est pas sans rappeler le réalisme « précisionniste » des Hopper, des Burchfield, des Stella aux alentours de 1920-1930. On citera encore, dans la même veine, la série des *Little fires, Sunset Strips*, reconstitution panoramique, montée comme un dépliant touristique, de tous les bars et magasins de Sunset Boulevard, et surtout l'étonnant reportage sur l'éparpillement d'une machine à écrire larguée d'une voiture circulant à grande vitesse sur une autoroute dans le désert ; par allusion à certaines démonstrations publicitaires : cinquante photos de débris de machine à écrire épars sur l'asphalte, sans un traître mot de commentaire.

Comme Ruscha, Llyn Foulkes, né en 1934 dans l'Etat de Washington, est passé par le Chouinard Art Institute de Los Angeles (après des études artistiques et musicales à l'Université de Washington), a voyagé en Europe, participé à la Biennale de Sao Paulo et exposé à la Ferus Gallery de Los Angeles : une galerie des plus actives où se manifestent et se sont manifestés la plupart des artistes de quelque hardiesse actuellement à l'œuvre en Californie. A Pasadena, à Los Angeles, à Oakland, Foulkes a eu cinq expositions particulières, et a figuré dans une douzaine de groupes importants en Californie, à Chicago, au Musée Guggenheim de New York ou encore à Vienne.

Ses sujets sont des plus insolites : ce sont des « cartes postales » de la belle époque, représentant elles-mêmes, dans un cadrage baroque, décadent et asymé-

EDWARD RUSCHA PEINT DES INSCRIPTIONS DU GENRE PUBLICITAIRE EN PSEUDO-RELIEF.

